**JOYEUSE** (Jean-Baptiste-Xavier), agronome et naturaliste français qui vivait au XVIIIe siècle. Il fut, en qualité de commissaire de la marine, chargé de la surveillance des vivres de la marine, à Toulon. Dans cette position, il chercha les moyens de perfectionner les procédés de fabrication des salaisons, de conserver sans altération l'eau douce des navires, de préserver le biscuit des vers, de garantir le blé des charançons, etc. On lui doit les ouvrages suivants : *Histoire des charançons, avec des moyens pour les détruire* (Avignon, 1768); *Exposition de la nouvelle agriculture* (1772); *Histoire des vers qui s'engendrent dans le biscuit* (1778).

**JOYEUSEMENT** adv. (joi-ieu-ze-man — rad. *joyeux*). Avec joie, gaiement : *Chanter* JOYEUSEMENT. *Passer* JOYEUSEMENT *la journée. Pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il* JOYEUSEMENT *dans le tumulte d'une chasse?* (Chateaub.)

**JOYEUSETÉ** s. f. (joi-ieu-ze-té — rad. *joyeux*). Propos joyeux, plaisant, destiné à faire rire : *Dire des* JOYEUSETÉS. *Des* JOYEUSETÉS *triviales. Les* JOYEUSETÉS *des commères de la halle.* ‖ Action joyeuse : *Les délicieuses* JOYEUSETÉS *de la vie de garçon.* (Balz.)

**JOYEUX, EUSE** adj. (joi-ieu, eu-ze — rad. *joie*). Qui éprouve de la joie, de la gaieté : *Etre tout* JOYEUX. *Rendre quelqu'un* JOYEUX. *Un ivrogne* JOYEUX *est une créature heureuse.* (Chateaub.) ‖ Qui est inspiré par la gaieté; qui respire la gaieté, qui la manifeste au dehors : *Des cris* JOYEUX. *Des chansons* JOYEUSES. *De* JOYEUX *accents. Des transports* JOYEUX. *Un air* JOYEUX. *Une figure* JOYEUSE.

Les oiseaux du printemps chantent dans les buis- [sons
Leurs cantiques d'amour, leurs *joyeuses* chansons.
Mlle DE POLIGNY.

Mais je vieillis, la beauté me rejette;
Ma voix s'éteint; plus de concerts *joyeux*.
BÉRANGER.

L'oiseau se tait dans le feuillage;
Rien n'interrompt vos chants *joyeux*.
BÉRANGER.

‖ Qui inspire la joie : *Une* JOYEUSE *nouvelle.* — Fam. *Joyeuse vie*, Vie de plaisir et d'insouciance : *Mener* JOYEUSE VIE. *Ne disiez-vous pas la reine malade? Cela ne l'empêche pas de mener* VIE JOYEUSE. (V. Hugo.) ‖ *Bande joyeuse*, Troupe de personnes qui ne cherchent qu'à se divertir : *Voici la* BANDE JOYEUSE.

— Hist. *Droit de joyeux avénement*, Impôt que levait le roi de France à l'occasion de son avénement au trône : *Louis XVI fit remise du* DROIT DE JOYEUX AVÉNEMENT. (Acad.) ‖ *Joyeuse entrée*, Priviléges du Brabant et du Limbourg, dont les ducs juraient le maintien en faisant leur entrée dans leur résidence. ‖ *Frère joyeux*, Membre d'un ordre religieux militaire fondé au XIIIe siècle.

— Substantiv. Personne joyeuse : *Les* JOYEUX *guérissent toujours.* (A. Paré.)

— Hist. *Joyeuse*, Nom de l'épée de Charlemagne et de celle de quelques autres chevaliers. ‖ *Joyeux du roi*, Ancien nom du bouffon du roi.

— Encycl. Hist. *Frères joyeux.* Cet ordre fut fondé en 1233, sous l'invocation de la vierge Marie, par le P. Barthélemy de Vicence, religieux dominicain, au moment où la querelle des guelfes et des gibelins désolait l'Italie. Les chevaliers de cet ordre s'obligeaient à prendre les armes contre les perturbateurs du repos public, à protéger les veuves et les orphelins; ils faisaient vœu de chasteté conjugale et d'obéissance. Il paraît que, par la suite, ils tinrent peu de compte de leurs obligations, et menèrent une vie dissolue qui leur valut le nom de *frères joyeux*. On ne recevait dans l'ordre que des gentilshommes; cependant, il était interdit aux chevaliers de porter des éperons dorés; leur insigne était une croix rouge sur un manteau gris.

**Joyeuses commères de Windsor** (LES), comédie en cinq actes, de Shakspeare (1602). Falstaff, le bon compagnon de débauche du prince Henri, dans *Henri IV*, en est encore le héros; mais il y est présenté sous un jour tout autre. C'est bien le même chevalier sans vergogne, vantard et poltron, éventreur de chevaux, défonceur de lits; mais il n'a plus cette fleur de gentilhommerie qui le rendait si amusant; il a vieilli; il est encore plus enfoncé dans ses goûts matériels; il est uniquement occupé de satisfaire au besoin de sa gloutonnerie. Autrefois, il pouvait s'abuser sur ses goûts et se croire libertin; aujourd'hui, il n'y songe même plus; c'est à se procurer de l'argent qu'il veut faire servir l'insolence de sa galanterie. Dans cet espoir, il fait en même temps la cour à deux bonnes bourgeoises fort riches, et que sa fatuité le porte à croire favorablement disposées à son égard. « Je veux être à toutes deux leur receveur, dit-il effrontément, et elles seront toutes deux mes payeuses; elles seront mes Indes orientales et occidentales, et j'entretiendrai commerce dans les deux pays. » Mais mistress Page et mistress Ford sont de rusées commères, qui s'entendent pour berner le chevalier et le punir de son incontinence. Au premier rendez-vous que lui accorde mistress Ford, le mari de celle-ci, croyant véritablement à l'infidélité de sa femme, accourt inopinément, et Falstaff est trop heureux de s'échapper dans un panier rempli de linge sale, que les domestiques ont l'ordre de verser dans un fossé boueux. Mistress Ford parvient néanmoins à faire tomber une seconde fois le chevalier dans le panneau; il est alors obligé de s'esquiver déguisé en vieille bohémienne, tandis que le mari, accouru de nouveau, le roue de coups de bâton, le prenant pour la sorcière qu'il représente. Falstaff ne laisse pas que de tomber une troisième fois dans le même piége, tant sa cupide fatuité aveugle sa clairvoyance et son amour-propre. Les deux amies lui donnent rendez-vous à minuit dans le parc de Windsor, où il devra venir les retrouver sous les traits et le costume d'Eberne le chasseur, garde de la forêt, mort depuis longtemps, et qui passait pour revenir toutes les nuits d'hiver tourner autour d'un chêne avec un grand bois de cerf sur la tête. Falstaff accepte, se croyant enfin parvenu au comble de ses vœux; mais lorsqu'il se présente dans ce singulier accoutrement, les maris, les enfants, les parents, les amis de mistress Page et de mistress Ford, prévenus et déguisés en farfadets, en fées, en lutins, portant des habillements blancs et verts, des couronnes de bougies allumées sur leurs têtes et des sonnettes dans leurs mains, entourent le malheureux chevalier en chantant, le pincent, le brûlent, font pleuvoir sur lui les quolibets et les railleries, jusqu'à ce qu'enfin tout le monde se fasse connaître et mette ainsi le comble à la confusion de Falstaff. « Je commence à voir, dit-il, qu'on a fait de moi un âne. » La mystification est complète.

Telle est l'intrigue principale de cette pièce, qui, si elle offre un genre de comique moins relevé que la première partie de *Henri IV*, n'en est pas moins une des productions les plus divertissantes de cette gaieté d'esprit dont Shakspeare a fait preuve dans plusieurs de ses comédies.

Plusieurs nouvelles peuvent se disputer l'honneur d'avoir fourni à Shakspeare le fond de l'aventure sur laquelle repose l'intrigue des *Joyeuses commères de Windsor*. C'est probablement aux mêmes sources que Molière aura emprunté celle de son *Ecole des femmes*. Ce qui appartient à Shakspeare, c'est d'avoir fait servir la même intrigue à punir à la fois le mari jaloux et l'amoureux insolent. Il a ainsi donné à sa pièce, sauf la liberté de quelques expressions, une couleur beaucoup plus morale que celle des récits où il a pu puiser, et où le mari finit toujours par être dupe de l'amant heureux. Cette comédie n'était, dans le principe, qu'une sorte d'ébauche, qui fut représentée assez longtemps dans cet état, et qu'ensuite Shakspeare a mise dans la forme où elle est maintenant.

**Joyeuses commères de Windsor** (LES) [*Die Lustigen Weiber von Windsor*], opéra-comique allemand, musique d'Otto Nicolaï, représenté à Berlin au mois de mai 1849, et pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Lyrique, le 25 mai 1866. Le livret allemand de Mosenthal a été adapté à la scène française par M. Jules Barbier, qu'une nouvelle étude de la vieille pièce de Shakspeare, *Merry Wives of Windsor*, aurait pu mieux inspirer. D'après le livret français, un juge de paix a une fille nommée Anna; il veut la marier à Nigaudin, sorte d'idiot, mais riche. A Nigaudin, la femme du juge de paix, Mme Page, préfère un capitaine matamore; mais la jeune fille a fait son choix : c'est un jeune poëte qui possède son cœur et qui finit par obtenir sa main. Une seconde intrigue, qui ne se rattache presque par aucun lien à la première, forme la partie principale de la pièce. Le libertin et ivrogne Falstaff est arrivé à Windsor et envoie des billets doux à toutes les femmes. Deux commères, Mmes Ford et Page, jurent de lui faire payer cher son insolence. M. Ford, trompé par les apparences, soupçonne la fidélité de sa femme et a beaucoup de peine à croire à son innocence. Falstaff se laisse mettre dans un sac qu'on jette à la rivière; il est berné de cent manières par les joyeuses commères; il boit un peu trop, mais il n'est pas méchant du tout. Dans cette pièce, les brigands, les voleurs et les spadassins ont l'air d'être les plus honnêtes gens du monde, tandis que la jeune fille, l'innocente Anna, se moque de son père, ment à sa mère, donne des rendez-vous à son amant et se fait enlever par lui. Le dénoûment de l'action, en ce qui regarde Falstaff, est puéril. On l'attire dans une forêt, près d'un chêne hanté par les revenants, et là, au lieu de l'effrayer par des apparitions funèbres, ce sont des génies, des dryades et des hamadryades, des nymphes gracieuses qui dansent autour de lui. Ce divertissement n'était pas le moyen le mieux choisi pour guérir Falstaff de ses excès de galanterie.

Cet ouvrage est loin de mériter la réputation dont il a joui avant qu'on le connût en France, sur la foi de l'enthousiasme germanique. L'ouverture, exécutée en 1864 aux concerts populaires de musique classique, y a été chaleureusement accueillie; c'était sans doute l'effet d'une surprise, car rien n'est plus mesquin que le plan, rien n'est plus pauvre que l'orchestration. Sauf quelques dessins de violon assez élégants, le reste est bruyant et plat. On remarque, dans le premier acte, un duo assez gai entre les deux commères, chanté par Mlle Saint-Urbain et Mlle Dubois; une romance dite avec goût par Mlle Daram; un duo entre le ténor et le juge de paix. Le troisième acte est le meilleur; il offre deux morceaux bien traités : l'un est le *Rule Britannia*, qui est repris par le chœur dans le finale; l'autre est le trio chanté dans la forêt et dont l'harmonie est distinguée. Tout se termine par des motifs de danse et un galop vulgaire. Ismaël a joué en acteur consommé le rôle de Falstaff, et Gabriel était assez amusant dans celui du juge de paix. Les autres rôles ont été tenus par Wartel, Troy jeune, Gerpré, Du Wast, Mlles Saint-Urbain, Daram et Dubois. La traduction que M. Carvalho a fait faire de cette pièce a suggéré à M. Gustave Bertrand la judicieuse observation suivante : « Les chefs-d'œuvre seuls ont droit au bénéfice de ce libre échange de l'admiration internationale; le génie seul a droit de voyager et de se survivre. Quant au talent, il doit se contenter de réussir (et, la plupart du temps, il réussit mieux que le génie même) dans le pays et la génération où il s'est produit. Il en est des œuvres d'art comme des bons vins : il n'y a que les grands crus qui méritent les honneurs de l'exportation. »

**JOYNER** (Guillaume), littérateur anglais, né à Oxford en 1622, mort en 1706. Pendant la révolution, il s'attacha à la cause de Charles Ier, se convertit au catholicisme, passa en France, où il vécut plusieurs années, puis revint en Angleterre, fut compromis lors de la conjuration des poudres, mais reconnu innocent, et devint, sous Jacques II, professeur à Oxford (1687). Il perdit sa chaire lorsque ce prince fut détrôné par Guillaume d'Orange. Nous citerons de lui : *The roman empress*, comédie (1670, in-4°); *Various latin and english poems.*

**JOZÉ** (Antonio), auteur dramatique portugais, né à Lisbonne au commencement du XVIIIe siècle, brûlé vif, dans la même ville, le 23 septembre 1745, comme coupable de judaïsme. Doué d'un caractère joyeux et d'un très-vif esprit, José fréquenta de bonne heure le théâtre du Barrio Alto, quartier qu'habitait sa famille, et bientôt il composa des pièces qui obtinrent un vif succès. Protégé par le comte d'Ericeira, qui lui-même était un lettré remarquable, Jozé contribua à faire renaître dans son pays le goût du théâtre, et son génie comique, tout en ne se pliant à aucune loi, plut singulièrement au public, qui accourut en foule aux représentations de ses pièces. Ses succès lui attirèrent la haine de ses rivaux et des envieux. On critiqua ses pièces, quelquefois avec raison, toujours avec acrimonie. On finit par s'en prendre à ses croyances; ses plaisanteries philosophiques furent accusées d'être irréligieuses, et, comme il avait eu des aïeux juifs, on l'accusa lui-même de judaïsme, et on le dénonça à l'inquisition portugaise. Il subit une longue détention, et enfin, malgré l'honnêteté de sa vie, ses mœurs régulières et sa douceur, il fut condamné à périr dans les flammes, sur la place publique de Lisbonne (le *Rocio*), où l'inquisition avait coutume d'élever ses bûchers.

Antonio Jozé n'avait fait imprimer que quelques-unes de ses pièces; mais après sa fin déplorable un ami les recueillit et les publia à Lisbonne, sous le titre de : *Theatro comico portuguez*, en cinq volumes, dont les deux premiers parurent en 1759, le troisième en 1760, le quatrième en 1761, et le cinquième en 1762.

Le *Théâtre comique portugais* d'Antonio Jozé, dont se composent ces cinq volumes, comprend seize pièces de différents genres, dont voici la nomenclature : la *Vie d'Esope*, les *Enchantements de Médée, Jupiter et Alcmène* (imité de l'*Amphitryon* de Molière), *Abdolonyme à Sydonie*, la *Nymphe Sirynga*, les *Nouveaux enchantements de l'Amour*, *Adrien en Syrie*, *Filinto*, les *Enchantements de Circé*, *Sémiramis*, les *Enchantements de Merlin*, le *Labyrinthe de Crète*, les *Guerres du Romarin et de la Marjolaine*, les *Métamorphoses de Protée*, la *Chute de Phaéton*, *Viriatus en Lusitanie*, *Phalaris à Athènes*, *Cassiopée en Ethiopie* et le *Sacrifice d'Iphigénie*. Toutes ces pièces attestent une incontestable originalité. Le dialogue est vif, piquant, spirituel, rempli d'observations fines ou comiques; mais l'auteur se préoccupe peu, en général, de serrer son intrigue, et son style est souvent trivial.

**JOZÉ DE SANTA-THERESA** (Joao), historien portugais, né à Lisbonne en 1658, mort après 1733. Il se rendit à Rome, y embrassa la vie monastique, et composa en italien un ouvrage intitulé : *Istoria delle guerre del regno del Brasile, accadute tra corone di Portogallo e la republica di Olanda* (Rome, 1698, 2 vol. in-fol.), avec de nombreuses gravures.

**JOZEFOWICZ** (Vincent), mathématicien polonais, né dans la Galicie en 1798. Il a été professeur de géométrie et d'arpentage dans différents colléges de l'ordre des piaristes en Pologne, et a publié les ouvrages suivants : *Eléments d'Algèbre* (Plock, 1828); *Traité pratique d'arpentage et de nivellement* (Varsovie, 1843); *Moyens de chasser l'humidité de tout genre de construction et traité de la construction des cheminées et des poêles* (1843); *Arrosage pratique des prairies* (1844); *Géométrie appliquée aux besoins de l'agriculture* (1844), etc.

**JOZO** s. m. (jo-zo). Ichthyol. Poisson du genre gobie.

**JOZON** (Paul), jurisconsulte et homme politique français, né à La Ferté-sous-Jouarre en 1836. Il étudia le droit à Paris, où il se fit recevoir docteur en 1859, et devint, en 1862, secrétaire de M. Hérold, alors avocat au conseil d'Etat et à la cour de cassation. Peu après, il prit une part active au mouvement électoral qui eut lieu à Paris, lors des élections de 1863, se vit impliqué pour ce motif, en 1864, avec Garnier-Pagès, Hérold, etc., dans le procès des treize, et fut condamné à 500 francs d'amende. M. Jozon était, depuis 1865, avocat au conseil d'Etat et à la cour de cassation lorsque l'Empire croula. Il devint, pendant le siége de Paris, adjoint au maire du VIe arrondissement, et fut élu, le 8 février 1871, membre de l'Assemblée nationale par les électeurs de Seine-et-Marne. Républicain sincère, partisan de réformes dans un sens démocratique et libéral, mais en même temps très-modéré, M. Jozon fait à la fois partie du centre gauche et de la gauche républicaine. Il a présenté à la Chambre plusieurs propositions, notamment sur la révision des services publics, et c'est sur son initiative que l'Assemblée a décidé, en février 1872, que toutes les cotes relatives aux nouveaux impôts porteraient cette mention : « Frais de la guerre contre la Prusse, déclarée par Napoléon III. » Il a pris la parole dans la discussion des projets de loi sur le cautionnement des journaux, sur la réorganisation des conseils généraux, sur le timbre, sur la magistrature, etc.; enfin, il a voté pour les préliminaires de paix, pour la proposition Rivet, conférant à M. Thiers le titre de président de la République, pour le retour de l'Assemblée à Paris, pour le maintien des traités de commerce; contre l'abrogation des lois d'exil et la validation de l'élection des princes d'Orléans, contre le pouvoir constituant de l'Assemblée, enfin pour l'ensemble du projet élaboré par la commission des Trente, d'accord avec le gouvernement.

Outre un grand nombre d'articles, publiés dans des recueils de jurisprudence, on lui doit la traduction du *Droit des obligations*, de Savigny (1860, in-8°), en collaboration avec M. Gérardin, et le *Manuel de la liberté individuelle* (in-8°), avec M. Hérold.

**JOZOSTE** s. f. (jo-zo-ste, et mieux io-zo-ste — du gr. *ios*, flèche; *osteon*, os). Bot. Syn. d'ACTINODAPHNÉ.

**JUAN** (golfe de). V. JOUAN (golfe de).

**JUAN** (SAN-), une des quatorze provinces ou divisions administratives de la Confédération Argentine, dans l'Amérique du Sud. Cette province, située sur le versant oriental des Andes, qui la séparent du Chili, est comprise entre celles de Rioja au N., de San-Luis et de Cordova à l'E., de Mendoza au S. Ch.-l., San-Juan de la Frontera.

**JUAN** (SAN-), rivière de l'Amérique centrale, dans la république de Nicaragua, qu'elle sépare de la république de Costa-Rica. Elle sort du lac de Nicaragua, dont elle n'est, pour ainsi dire, que l'estuaire, coule au S.-E. et se jette dans la mer des Antilles, après un cours de 185 kilom., entièrement navigable.

**JUAN** (SAN-) ou **SUIPACHA**, rivière de l'Amérique du Sud, dans la Bolivie. Elle prend sa source au versant S.-O. du grand plateau bolivien, coule d'abord au S.-E., puis au N.-E., et se jette dans le Pilcomayo, après un cours de 540 kilom.

**JUAN** (SAN-), une des îles Mariannes. V. GUAM.

**JUAN-DE-LAS-ABADESSAS** (SAN-), bourg d'Espagne, à 8 kilom. de Ripoll, dans une très-agréable situation; 400 hab. Une belle fontaine s'élève au centre de la place principale. Ce bourg tire son importance d'un gisement considérable de charbon de terre, qui occupe une étendue d'environ 11 kilom. L'exploitation a été entreprise par une société qui a pris le nom de Veterano cabeza de hierro (Vétéran tête de fer).

**JUAN-FERNANDEZ** (îles de), nom de deux îles du grand océan Pacifique austral (Mas-a-Tierra à l'E., Mas-a-Fuera à l'O.), à 700 kilom. de la côte occidentale du Chili, dont elles dépendent, par 33° 39′ de latitude S., et 81° 16′ de longitude O. Sol montagneux, pierreux, peu fertile, où poussent seulement l'olivier et la vigne, et très-peu peuplé. La pêche, qui est très-abondante sur les côtes, est la principale industrie des habitants. On trouve le port Anglais sur la côte S.-E., et le port Juan-Fernandez à l'O. Ces îles, découvertes par le navigateur espagnol Juan-Fernandez, qui leur donna son nom, sont devenues célèbres par le séjour du matelot écossais Alexandre Selkirk, dont les aventures ont fourni à Daniel de Foë le sujet de son *Robinson Crusoé*. Les Espagnols s'y établirent en 1750.

**JUAN-DE-LA-FRONTERA** (SAN-), ville de l'Amérique du Sud, dans la Confédération Argentine, ch.-l. de la province de San-Juan, sur le Limari, à 1,000 kilom. N.-O. de Buenos-Ayres, non loin des frontières du Chili; 16,000 hab. Environs très-fertiles; grandes récoltes de blé et d'olives qui donnent une huile très-estimée dans la Confédération; excellent vin, estimé dans toute la Confédération; bons pâturages, élève considérable de bestiaux. Riches mines d'or et d'argent. Siége d'un évêché et des autorités administratives de la province.

**JUAN-DE-LA-FRONTERA** (SAN-) ou **CHACAPOYAS**, ville du Pérou, ch.-l. de la prov. de Chacapoyas, à 286 kilom. N.-E. de Truxillo, dans une position avantageuse; 5,047 hab. Fondée en 1536.

**JUAN-DE-FUCA** (détroit de), passage formé par le grand océan Boréal, entre la côte O. des Etats-Unis (territoire de Washington) et la côte méridionale de l'île de Quadra-et-Vancouver. Ce passage fait communiquer au S. le golfe de Géorgie avec le grand Océan; il a 100 kilom. de longueur, et 8 à 20 kilom. de largeur. Il fut découvert par le pilote Juan de Fuca, reconnu et décrit par Vancouver.

**JUAN-DE-LOS-LLANOS** (SAN-), ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade, Etat de Gundinamarca, ch.-l. de la prov. de son nom, à 110 kilom. S.-E. de Santa-Fé-de-Bogota, sur le Guijare, affluent du Guaviare. On exploitait autrefois, aux environs de cette ville, de riches mines d'or, qui donnaient à San-Juan une grande importance; depuis que cette exploitation est abandonnée, la ville est déchue.

La province de San-Juan-de-los-Llanos est très-vaste et presque entièrement occupée par des Indiens indépendants; elle comprend la partie orientale de Gundinamarca, entre le Guaviare et le Méta; cette étendue de territoire mesure 650 kilom. de l'E. à l'O., et 350 du N. au S.; elle est couverte de prairies immenses, où paissent de nombreux bestiaux; on y recueille plusieurs plantes médicinales, et il s'y trouve des arbres précieux qui donnent de l'huile et du baume. Les animaux sauvages y sont nombreux.

**JUAN-DE-NICARAGUA**, ville de l'Amérique centrale. V. NICARAGUA.

**JUAN-DEL-PASTO**, ville de l'Amérique du Sud, dans la république de la Nouvelle-Grenade. V. PASTO.

**JUAN-DE-LA-PENA** (SAN-), monastère d'Espagne, dans les environs de Jaca. La légende raconte qu'un seigneur aragonais, nommé Otho, chassant un jour sur la montagne, fut emporté par son cheval jusqu'au bord d'une roche qui surplombait un abîme : le cheval était lancé; ses pieds de devant avaient quitté le sol. Par une rapide inspiration, Otho invoqua saint Jean-Baptiste, et tout aussitôt le cheval et le cavalier, soutenus au-dessus du précipice, descendirent doucement au milieu des taillis qui en occupaient le fond. Otho, reconnaissant, distribua ses biens aux pauvres et consacra le reste de ses jours à servir Dieu dans un petit ermitage construit sur le bord du précipice même. Les disciples qui lui succédèrent entourèrent l'ermitage d'autres constructions, et de là l'origine du monastère actuel. Ce monastère est dominé par la roche, qui forme une partie de l'enceinte de l'église principale, au-dessous de laquelle se trouve une seconde église en forme de crypte. « Une vaste salle, qui précède l'église principale, présente, dit M. Germond de Lavigne, deux rangées superposées de tombes de guerriers, de barons, de nobles dames. L'une de ces tombes, par une inscription dont le sens n'est pas douteux, dispute à San Pedro de Cardena l'honneur d'avoir reçu les restes de Chimène. » L'ancienne sacristie devint le panthéon des rois d'Aragon. Charles III fit paver cette salle en pierres blanches et la fit orner de piliers de marbre, de corniches et de rosaces dorées. Carlo Salas et Ipas y sculptèrent un Christ, des statues de la Vierge et de l'Evangéliste et des médaillons en stuc. Les tombes, au nombre de vingt-sept, ont été déplacées et logées dans le roc. Le cloître est une vaste galerie formée par une élégante colonnade composée capricieusement, ajoute M. Germond de Lavigne, de colonnes isolées ou groupées, supportant des arcs byzantins richement sculptés. Les chapiteaux présentent, au milieu d'enlacements de cordons et de feuillages, des oiseaux qui se jouent ou des personnages groupés de l'Ancien et du Nouveau Testament. A environ 100 mètres au-dessus de ce monastère, s'élève un couvent presque moderne, dont les constructions en brique forment un grand carré régulier, au centre duquel se trouve l'église.

**JUAN-DE-PORTO-RICO** (SAN-), ville des Antilles espagnoles, capit. de l'île de Porto-Rico, sur une presqu'île qu'un isthme rattache à la côte septentrionale; par 18° 29′ de latit. N., et 68° 33′ de longit. O.; 28,000 hab Port sûr et spacieux, très-bien fortifié. Evêché suffragant de Santiago de Cuba. Résidence du capitaine général; cour royale, hôpital militaire, maison de correction. Commerce actif : exportation de sucre, café, riz, coton, oranges, citrons, etc. San-Juan-de-Porto-Rico a été fondé en 1514. En 1594, sir Francis Drake l'attaqua, brûla tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, mais dut arrêter là son expédition. Le comte de Cumberland prit cette ville et la pilla trois ans plus tard.

**JUAN-DEL-PUERTO** (SAN-), ville d'Espagne, prov. de Huelva, dans une fertile plaine arrosée par un bras du Rio-Tinto; 2,050 hab. Ses rues sont irrégulières, mais ses maisons blanches ont un aspect riant. Les habitants font un commerce actif de fruits avec le Portugal. Leurs barques descendent le Rio-Tinto jusqu'à la mer, dont elles suivent les côtes jusqu'au Guadiana.

**JUAN-DE-LOS-REMEDIOS** (SAN-), ville des Antilles espagnoles, dans l'île de Cuba, département du centre, sur la côte septentrionale de l'île, à 360 kilom. E. de la Havane; 8,000 hab. Port sur le canal de Bahama. Exportation de café, sucre, fruits.

**JUAN-DE-SACATEPEQUEZ** (SAN-), ville de l'Amérique centrale. V. SACATEPEQUEZ.

**JUAN** (DON), prince des Asturies, fils de Ferdinand et d'Isabelle, rois d'Aragon et de Castille, né à Séville le 30 juin 1478, mort à Salamanque le 6 octobre 1497. C'était le seul enfant mâle né de cette union; sa mort, arrivée dans sa vingtième année, laissa le trône vacant en faveur de sa sœur puînée, doña Juana, connue sous le nom de Jeanne la Folle, et de ses héritiers; cette mort et une suite de mariages et d'événements imprévus fondèrent, par conséquent, la puissance de la maison d'Autriche en Espagne et l'immense empire de Charles-Quint.

Le jeune prince sur la tête duquel reposaient tant d'espérances, si vite évanouies, fut nommé Juan, comme son aïeul paternel Juan II, roi d'Aragon, père de Ferdinand le Catholique; il fut élevé en vrai fils d'Isabelle, c'est-à-dire dans des sentiments de dévotion exaltée et sans sortir des palais royaux, où il vivait entre sa mère et ses confesseurs. Aussi ne sait-on rien de sa jeunesse jusqu'au moment où, « pour le préserver du péché, » suivant l'expression de l'un d'eux, on résolut de le marier, quoi qu'il n'eût que dix-sept ans. Dès 1491, en vue de recouvrer le Roussillon, que la France détenait toujours, Ferdinand avait fait alliance avec l'archiduc d'Autriche, Maximilien; celui-ci ne portait encore que le titre de roi des Romains, ne devant prendre celui d'empereur qu'en 1508; mais il n'en était pas moins puissant en Allemagne. Maximilien, de son mariage avec la fille de Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, avait deux enfants, Philippe, né à Bruges en 1478, et Marguerite, née à Gand le 10 janvier 1480. Pour cimenter l'alliance, on convint de marier Philippe avec doña Juana et don Juan avec Marguerite, double union qui devait intimement mêler le sang autrichien au sang castillan et aragonais.

Les rois, ainsi nommait-on Ferdinand et Isabelle, donnèrent en conséquence l'ordre d'équiper une flotte au port de Loredo, en Biscaye, où l'infante Jeanne devait s'embarquer; la même flotte qui la conduisait en Flandre à son mari ramènerait la fiancée de don Juan. Mais diverses causes retardèrent le départ de Jeanne.

L'*Armada* mit à la voile le 22 août 1496, arriva à Middlebourg le 11 septembre, et repartit, avec la princesse Marguerite, au mois de février de l'année suivante. Battue de continuelles tempêtes dans son premier trajet, la flotte ne fut pas plus heureuse à son retour; le vaisseau qui portait la princesse faillit sombrer en vue des côtes d'Angleterre. La jeune femme montra un grand courage dans le péril, et même, ce qui est plus rare, de l'enjouement. Elle se considérait déjà comme une fois veuve, ayant failli épouser le roi de France, Charles VIII, qui rejeta cette union pour ne pas perdre l'occasion, en prenant Anne de Bretagne, d'annexer une belle province à son royaume. Se voyant sur le point de sombrer, elle fit, dit-on, le distique suivant, qui rappelle la tournure marotique et qui faisait allusion à ses doubles fiançailles :

Ci-gît Margot, la gente damoiselle,
Qu'eut deux maris, et si mourut pucelle.

Le vent s'apaisa, et elle en fut quitte pour la peur. L'*Armada* atteignit Santander dans les premiers jours de mars

L'infant don Juan était venu à la rencontre de sa fiancée, accompagné de son père, du patriarche d'Alexandrie et d'une suite nombreuse. La première entrevue eut lieu à Toranzo, près de Reynosa, et tous ensemble se rendirent à Burgos, où se firent, le 3 avril, les cérémonies du mariage, que bénit l'archevêque de Tolède, Ximenez. Nul mariage de prince espagnol n'avait encore été célébré avec une si grande pompe; Ferdinand et Isabelle avaient convoqué tous les membres de la grandesse, les ambassadeurs des puissances étrangères et tous les notables personnages des deux royaumes. Des fêtes magnifiques, des tournois signalèrent ces réjouissances, troublées seulement par la fin malheureuse d'un des plus accomplis chevaliers de Castille, don Alonzo de Cadeñas, qui mourut d'une chute de cheval.

Marguerite fut, néanmoins, longtemps avant de s'habituer à la gravité mesurée et à l'étiquette de la cour espagnole, bien qu'on lui laissât ses dames et ses servantes flamandes. Accoutumée aux usages plus simples des cours d'Autriche et de France, que Maximilien et Louis XI avaient, par tempérament et par caractère, rendus presque semblables à ceux des bonnes familles bourgeoises de leur temps, elle se montra gênée de toutes ces formes cérémonieuses. La reine Isabelle, pour la distraire, lui fit présent de magnifiques joyaux, ceux-là même qu'elle avait mis en gage pour subvenir aux dépenses de la guerre de Grenade. « C'étaient : un collier d'or émaillé, portant vingt-deux grosses perles, dix diamants, huit rubis et quatre émeraudes; un autre de 150 perles grosses comme des noisettes; un autre de 48 perles, plus grosses encore; une ceinture de brillants composée de 130 perles, des bagues, bracelets et un grand nombre d'autres parures; des étoffes de prix et des objets de toilette, jusqu'à un grand *brasero* d'argent, d'un poids considérable. » (Archives de Simancas, *Testamentos y codicilos reales.*)

Marguerite d'Autriche, les contemporains sont unanimes sur ce point, était une belle fille, de formes opulentes, d'une fraîcheur de carnation toute flamande, avec cet embonpoint précoce que Rubens a si bien su rendre et qui n'altère pas la jeunesse; ses traits étaient accentués et elle avait la lèvre épaisse, ce qui, depuis, a été nommé la lèvre autrichienne. Ses manières étaient insinuantes, sa voix douce et enjouée. Elle fit sur le jeune prince qu'on lui destinait pour mari une impression profonde. Il s'émut près de cette riche nature, un peu froide, mais puissante; il s'éprit d'elle et l'aima tout d'abord passionnément. Le mariage consommé, il ne vécut plus qu'en elle, s'y ravit, s'abandonna tout entier à sa passion, et usa de ses droits conjugaux avec si peu de modération, que sa santé s'altéra. On conçut quelque alarme, et les médecins conseillèrent à Isabelle de le séparer pour quelque temps de cette jeune Circé flamande, qui, involontairement, l'avait hébété d'amour; mais les médecins eurent beau dire. Ces désirs insatiables et sans cesse renaissants, aucune prescription religieuse ne défendait de les assouvir en légitime mariage. Telle était l'opinion de la mère du jeune prince, et il continua de se livrer à toutes les ardeurs de son amour. On essaya de le distraire, mais la moelle épinière était déjà attaquée et le mal irréparable. Pierre Martyr, d'Anghiera, qui avait été son précepteur, a raconté cette phase de la maladie du prince; sous son langage mythologique et ses réticences de prêtre, on voit qu'il pressent une mort prochaine. La lettre est adressée au cardinal de Santa-Cruz, peu de temps après le mariage. « Il y a longtemps, mande-t-il, que j'ai écrit ce qui s'est passé à Burgos, où nous étions dans l'attente de Marguerite, la bru royale. Mais, ne sachant pas au juste ce qu'elle était, j'ai gardé là-dessus le silence. Je l'ai vue, et si tu la voyais, tu croirais voir, comme moi, Vénus elle-même. Telle que pour la forme, les manières et l'âge, Mars put désirer Cythérée, telle les Belges nous l'ont envoyée, n'usant d'aucun fard, exempte d'artifice. On dirait Orithye échappée aux froides mains de Borée. Nous tremblons, toutefois, que ces qualités mêmes ne tournent malheureusement contre nous et ne soient funestes à l'Espagne. Déjà pâlit de trop d'amour, pour cette jeune fille, notre prince, à peine arrivé à la puberté; les médecins exhortent la reine, le roi l'exhorte à éloigner, pour quelque temps, Marguerite d'auprès du prince, à mettre une trêve à son commerce avec elle; ils l'avertissent du danger qui le menace à son âge dans cette trop grande fréquentation. Ils ne cessent de faire remarquer combien il est épuisé, abattu et triste; qu'il faut y prendre garde; ils déclarent à la reine qu'il commence à sentir une lésion de la moelle épinière, que son estomac s'affaiblit; ils insistent pour qu'elle intervienne, tandis qu'il en est temps encore, et qu'on prenne le mal dans son principe. Rien n'y fait; la reine répond qu'il n'est pas convenable que les hommes séparent ceux que Dieu a unis par le lien conjugal. En vain ils allèguent la débilité du prince, qui, comme les jeunes poussins, a toujours été élevé sous l'aile maternelle; qu'elle ne s'en fie pas à l'exemple de son mari, que la nature a formé d'une admirable force de corps. Grande est la différence entre le père et le fils! La reine ne veut rien entendre. Elle persiste dans son opinion de femme. Elle a paru jusqu'à présent capable de céder, maintenant elle décide seule. Je lui ai toujours prêché d'être ferme; je ne la voudrais pas entêtée; elle se confie trop en elle-même. Mais j'en ai assez dit; que Dieu fasse tourner les choses à bien! Nous sommes à Medina del Campo, marché de la Castille-Vieille, l'aile ouverte, cependant, car nous allons partir d'ici au premier jour pour conduire Isabelle, la fille aînée des rois, qui, jusqu'à présent, avait refusé de convoler en secondes noces, à dom Manoel, roi de Portugal, à qui elle vient d'être accordée. — De Medina del Campo, 13 juin 1497. »

Les craintes des médecins et du mythologique Pierre Martyr n'étaient que trop fondées. Don Juan tomba dans une langueur mortelle, le mal empira et tourna bientôt à l'état aigu. Pendant que Ferdinand et Isabelle accompagnaient leur fille aînée à Valencia d'Alcantara, petite ville de l'Estramadure, sur la frontière portugaise, où son mariage devait être célébré (septembre 1497), don Juan s'était, de son côté, rendu, avec Marguerite, à Salamanque, une des villes qui lui avaient été données en apanage. Il y fut saisi, le 1er octobre, d'une fièvre violente. On dépêcha des courriers au roi, qui accourut assez à temps pour que son fils expirât dans ses bras (6 octobre); Isabelle, à qui on avait caché l'état désespéré de don Juan, tomba malade en apprenant la nouvelle. On fit au prince des funérailles magnifiques : son corps fut transporté dans le monastère des dominicains d'Avila; toute la cour prit le deuil, c'est-à-dire, suivant l'ancien usage, revêtit de grossiers sarraux de serge; des bannières noires flottèrent aux portes de toutes les villes et de toutes les forteresses; les offices publics furent fermés pendant quarante jours (Marinco, *Cosas memorabiles ad. ann.* 1497).

Marguerite était enceinte, et l'on espéra qu'elle donnerait un héritier à la couronne; cette espérance fut aussi trompée. Elle accoucha, à Alcala de Henarès, d'une fille qui mourut en naissant. Après tous ces malheurs, et conseillée par les Flamands de sa maison, elle ne voulut pas rester en Espagne; aussitôt rétablie, elle se retira près de son père, où elle resta quatre ans avant de se remarier en secondes noces, le 26 septembre 1501, à Philibert le Beau, duc de Savoie. Veuve une seconde fois, en 1504, elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas pour son neveu, Charles-Quint, et mourut à Malines le 15 novembre 1530; elle n'avait vécu, avec ses deux maris, qu'environ quatre ans.

La mort de don Juan et de la fille née de son mariage faisait passer les droits éventuels au trône à sa sœur aînée, Isabelle, reine de Portugal, et à ses descendants. Son fils, dom Miguel, étant mort en bas âge, et la reine de Portugal n'ayant pas survécu à ces couches mêmes, ce fut aux enfants de la sœur puînée, doña Juana, que ces droits échurent. V. PHILIPPE Ier, dit LE BEAU, et JEANNE LA FOLLE.

**JUAN D'AUTRICHE** (DON), général espagnol, fils naturel de Charles-Quint, né à Ratisbonne en 1545, mort en 1578. Elevé en secret par Louis de Quexada, gentilhomme dévoué au vieil empereur, il ne connut le secret de sa naissance qu'à l'âge de seize ans, vécut dès lors à la cour de Philippe II, qui le reconnut pour son frère et le destina aux dignités ecclésiastiques, suivant les recommandations que lui avait laissées son père avant de mourir. Mais le jeune prince, qui répétait souvent *qu'il se tuerait s'il voyait quelqu'un aimer la gloire plus que lui*, montra une répugnance invincible pour le sacerdoce, et Philippe II dut, à la fin, lui permettre de suivre ses goûts pour la carrière des armes. La révolte des Maures de Grenade (1570) lui fournit l'occasion de paraître avec éclat, et l'année suivante il reçut le commandement en chef de toutes les forces navales que l'Espagne, Rome et Venise envoyaient contre les Turcs. Cette distinction accordée à un jeune homme de vingt-six ans ressemblait à une faveur; mais elle fut admirablement justifiée par le résultat. Don Juan remporta sur la flotte ottomane la célèbre victoire de Lépante, qui détruisit le prestige militaire des Turcs en soulevant dans toute la chrétienté un enthousiasme universel, et mit le comble à sa gloire par la conquête de Tunis (1573). L'idée de fonder sur les ruines de Carthage un royaume chrétien, comme un poste avancé de la civilisation, sourit à sa haute ambition de gloire; appuyé par le saint-siége, il sollicita de son frère le titre de roi de Tunis; mais le caractère ombrageux et méfiant de Philippe fut un obstacle invincible à ce projet, et, peu de temps après le départ de don Juan, Tunis retomba au pouvoir des musulmans. Il dut également abandonner son vaste dessein de chasser les Turcs d'Europe, et reçut, en 1576, le gouvernement des Pays-Bas, que n'avaient pu réduire ni les cruautés du duc d'Albe, ni la politique artificieuse de Requesens. Accueilli d'abord assez favorablement à Bruxelles, il ne put cependant rétablir les affaires de l'Espagne dans ces riches provinces, malgré la prise de Namur et de Charleroi et la victoire remportée à Gemblours sur les troupes néerlandaises (1577). Au moment où il méditait une invasion en Angleterre pour délivrer Marie Stuart, dont il espérait peut-être partager le trône, il mourut dans son camp retranché, près de Namur, d'une fièvre maligne, suivant les uns, de poison, suivant les autres (1578).

Don Juan fut un des plus remarquables hommes de guerre de son temps. Généreux, franc, humain, il était à la fois aimé des soldats, qu'il ménageait, et du peuple, dont il s'efforça toujours d'alléger les charges. C'était un brillant cavalier, beau, bien fait, plein de grâce et d'élégance, fort galant et « très-doucement regardé et bien venu des dames, » dit Brantôme. Il laissa, en mourant, deux filles naturelles, qui moururent l'une et l'autre en 1630.

La filiation maternelle de don Juan d'Autriche est restée entourée d'un certain mystère. Strada réfute en ces termes l'opinion commune qui lui donne pour mère Barbe de Blomberg : « Il ne faut pas néanmoins que je cache ce qui m'a été découvert par un personnage de grande condition, le cardinal de la Cuera, savoir, que Juan d'Autriche n'était pas né, comme on l'a cru, de la princesse; que, pour épargner sa réputation, l'empereur Charles en supposa une autre; que Blomberg accepta aisément de jouer ce personnage, s'imaginant que le nom d'un empereur était une excuse honorable d'une telle faute; que Philippe, qui la reçut comme mère de don Juan, voulut bien jouer son rôle dans cette pièce; qu'il avait révélé tout le mystère à Isabelle-Eugénie, sa fille, à qui il communiquait tous ses secrets, et Isabelle à la personne de qui j'ai dit que je l'ai appris. Que si cela est ainsi, l'esprit humain n'a pas tant à se glorifier de